



HAL
open science

“ J’étais un vrai âne ” : réflexions d’un locuteur natif sur l’évolution de la pratique du gaélique irlandais au XXe siècle

Jean Le dû

► To cite this version:

Jean Le dû. “ J’étais un vrai âne ” : réflexions d’un locuteur natif sur l’évolution de la pratique du gaélique irlandais au XXe siècle. *La Bretagne Linguistique*, 2015, 19, pp.99 - 117. 10.4000/bl.1061 . hal-03259684

HAL Id: hal-03259684

<https://hal.univ-brest.fr/hal-03259684v1>

Submitted on 14 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



« J'étais un vrai âne » : réflexions d'un locuteur natif sur l'évolution de la pratique du gaélique irlandais au XX^e siècle

'I was a real ass': a native speaker's reflections on the changing use of Irish Gaelic in the 20th century

Jean Le Dù



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/1061>

DOI : 10.4000/lbl.1061

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 99-117

ISBN : 979-10-92331-16-5

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Jean Le Dù, « J'étais un vrai âne » : réflexions d'un locuteur natif sur l'évolution de la pratique du gaélique irlandais au XX^e siècle », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 19 | 2015, mis en ligne le 01 mai 2021, consulté le 22 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/1061> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.1061>



La Bretagne Linguistique est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Jean LE DÛ*

« J'étais un vrai âne » : réflexions d'un locuteur natif sur l'évolution de la pratique du gaélique irlandais au XX^e siècle

La disparition de l'irlandais hérité

En Irlande comme en Basse-Bretagne on assiste d'une part à la disparition de la langue héritée et de l'autre à une inflation du discours sur la renaissance de la langue ancestrale. Pour expliquer l'abandon de la langue, on cherche des coupables. En Basse-Bretagne, aucune hésitation, ce sont surtout les Jacobins, avec à leur tête l'abbé Grégoire. Pour le gaélique, c'est évidemment l'Angleterre, la puissance coloniale. On évoque des causes politiques, des causes morales, on compte l'évolution du nombre de locuteurs, mais on ne demande pas vraiment leur avis aux principaux intéressés.

Je vais profiter du témoignage de Micil Chonraí, locuteur natif, pour évoquer ce problème.

Mémoires de Micil Chonraí

En 1999 est paru *Stairsheanchas Mhicil Chonraí* [Histoire de la vie de Micil Chonraí] chez Cló Iar-Chonnacht, une petite maison d'édition d'Indreabhán (Connemara, comté de Galway). Micil, né

* Professeur émérite de celtique, CRBC (EA 4451-UMS 3554), UBO/ueb.

en 1919, faisait partie du groupe de quarante familles gaélophones du Connemara installé en 1935 par le gouvernement irlandais sur les riches terres du Meath dans le but de faire renaître l'usage de la langue vernaculaire au sein de cette région anglicisée. Pratiquement illettré, mais encouragé par un journaliste de *Radio na Gaeltachta*, une station de radio en irlandais, il a enregistré sur un magnétophone l'histoire de sa vie, puis demandé à un de ses voisins universitaires, Conchúir O'Giollagáin, de l'aider à transcrire ses enregistrements en vue d'une publication. Passionné par le sujet, Conchúir en a fait le sujet de sa thèse de doctorat (transcription, établissement du texte écrit, etc.).

Cet ouvrage constitue un document ethnologique, historique et social de première main sur un genre de vie maintenant disparu et sur la vision portée par un humble gaélophone sur la société irlandaise de son temps, sa langue et sa place dans la société.

L'extinction de la langue héritée

Rappel historique

Si l'on en croit la théorie de la continuité¹, le gaélique a de tous temps été la langue de l'île, sans que l'on doive supposer une hypothétique arrivée de Celtes d'Europe centrale. L'Irlande, restée en dehors de l'Empire romain, a été envahie successivement par les Vikings au IX^e siècle puis par les Gallois, les Normands et les Anglais : tous se sont assimilés au fur et à mesure à la civilisation et à la langue locales. En dépit de la conquête anglaise de 1171, la langue anglaise ne s'est maintenue que dans une zone fortifiée autour de Dublin appelée le *Pale*.

C'est la conquête élisabéthaine de l'Irlande, entamée par Henri VIII et consommée en 1601 par la défaite des seigneurs irlandais à Kinsale, suivie de leur fuite en 1603 (*Flight of the Earls*² [Fuite des comtes]), qui a déclenché le processus de déclin inéluctable de la civilisation gaélique. Les bardes au service de la noblesse irlandaise

1. Cf. Mario ALINEI, *Origini delle lingue d'Europa*, vol. I et vol. II, Bologna, Il Mulino, 1996-2000 ; <http://www.continuitas.org/intro.html>.

2. Leurs descendants portent des noms comme Hennessy, O'Mahony ou MacMahon.

avaient composé, du XII^e au XVII^e siècle une littérature savante en une langue pratiquée du nord de l'Écosse au sud de l'Irlande. La disparition de la noblesse entraîna celle de la classe des bardes et de la tradition littéraire qu'ils véhiculaient. Dès lors ne subsistèrent que les variantes vernaculaires de la langue et une littérature dialectale plus humble vit le jour. Les différences dialectales étaient telles qu'elles pouvaient empêcher la communication. Quand les immigrés nouvellement arrivés à Ráth Chairn allèrent rendre visite aux locuteurs des autres petits *Gaeltachtaí*³ créés aux alentours et peuplés de gens d'autres régions gaélophones comme Allenstown ou Baile Gib, ils s'en aperçurent aussitôt :

« Avec les gens du Kerry, ça allait. Nous arrivions très bien à les comprendre, mais ceux du Donegal, c'était une autre paire de manches, car nous n'avions jamais entendu personne parler comme ça⁴ ! »

Aux XVI^e et XVII^e siècles la politique de Plantations attribua la plupart des terres appartenant aux Irlandais à des colons anglais et écossais. Pour couronner le tout, la mise en place des Lois pénales au XVII^e siècle ôta tous leurs droits aux catholiques, désormais réduits à la misère. Dans cette colonie britannique, on considère que vers 1800 la noblesse irlandaise avait adopté la langue anglaise, celle de l'Ouest utilisant sans doute encore, par nécessité, le gaélique avec les domestiques. Le gaélique était désormais réduit à l'état de langue de pauvres, dénigrée et considérée par ses locuteurs comme un fardeau inutile et un obstacle à son émancipation.

La création du séminaire de Maynooth

Jusqu'à la Révolution française, la formation des prêtres catholiques avait été interdite en Irlande par les *popery laws* ou lois anti-catholiques. Les candidats à la prêtrise devaient par conséquent se

3. Un *Gaeltacht* (pl. *gaeltachtaí*) est l'une des réserves créées par le gouvernement de l'État libre dans le but de préserver l'usage de langue irlandaise là où elle subsistait.

4. Micíl CHONRAÍ, *Une vie irlandaise, Du Connemara à Ráth Chairn : histoire de la vie de Micíl Chonraí*, édité par Conchúir O'Giollagáin et traduit du gaélique par Jean Le Dû, Rennes, Terre de Brume, 2010, p. 164.

former sur le Continent, particulièrement en France. Le pouvoir colonial, inquiet de l'influence des idées progressistes venues de France, réussit un coup de maître en créant en 1795 le séminaire de Maynooth : il obtint un droit de regard sur la nomination des évêques catholiques et imposa l'anglais comme langue de l'Église, avec les conséquences qu'on peut imaginer.

Les écoles de haies

Malgré l'ouverture en 1831 d'écoles catholiques dirigées par l'Église, les écoles de haies (*hedge schools*, *scoil scairte*, *scoil chois clai*, *scoil mota*, *scoil fóidín*), écoles clandestines jusque là interdites, se maintinrent longtemps⁵. Leur vocation n'était pas tant de défendre la culture indigène que de permettre aux enfants irlandais d'apprendre éventuellement le latin et le grec selon les possibilités des maîtres, mais surtout l'anglais, qui leur ouvrait les portes de l'émigration vers les collèges irlandais du Continent et aussi les mathématiques, qui leur permettaient de travailler dans le commerce, seul emploi que leur autorisaient les lois pénales. Les matières importantes étaient donc l'anglais et les mathématiques, pas la langue maternelle. La preuve en est que c'est dans ces écoles que dès le XIX^e siècle fut adopté un système analogue au « symbole » breton, le *tally stick* ou *bata scóir*, languette de bois que chaque enfant portait autour du cou et sur laquelle le maître faisait une encoche à chaque fois que l'enfant parlait irlandais. Au bout d'un certain nombre d'encoches, l'enfant était puni par le maître, puis par ses parents. Des maîtres de haies émigrés aux États-Unis ont créé un enseignement sur le même modèle le long de la « frontière » américaine, leur connaissance de la comptabilité leur permettant de trouver facilement un emploi en Amérique⁶.

Micil témoigne de la survivance très tardive de ces écoles de haies à propos de son oncle Colm, né en 1871 :

5. M^a Yolanda FERNÁNDEZ-SUÁREZ, «An Essential Picture in a Sketch-Book of Ireland: The Last Hedge Schools», *Estudios Irlandeses*, n° 1, 2006, p. 45-57.

6. Peter CLARKE, «The Teaching of Book-Keeping in the Hedge Schools of Ireland», *Estudios Irlandeses*, n° 5, 2010, p. 1-11.

« Colm était un as pour l'écriture et la lecture. Il répétait toujours qu'il n'avait pas eu beaucoup d'instruction quand il était allé à l'école car, en ce temps-là, il fallait chasser les vaches de la salle de classe pour y faire entrer les enfants. L'instituteur allait de maison en maison, là où il trouvait de la place pour caser les enfants. Colm répétait toujours que c'est dans ces conditions-là qu'il avait étudié. Il avait tout appris tout seul. Il était tout le temps en train de lire. Les gens lui prêtaient des livres, et il a continué comme ça jusqu'à sa mort, ici dans le Meath, en 1944. C'est ici aussi qu'il est enterré. Il a continué à lire toute sa vie, et quand Pádraig lisait, ou que quelqu'un d'autre lisait, il le corrigait, il lui reprochait de ne pas bien prononcer les mots. Il corrigait toujours tout le monde, comme s'il avait été instituteur. Il aidait les gens à lire. Je suis sûr qu'il ne savait pas écrire le gaélique, car les instituteurs itinérants, en anglais on les appelle hedge school masters, "des maîtres des haies", qui travaillaient en cachette, c'est en anglais qu'ils enseignaient. Je l'ai déjà dit, il racontait qu'il fallait faire sortir les vaches de l'étable pour y mettre les enfants. Il n'avait jamais fréquenté de vraie école, et c'est en anglais qu'il écrivait et qu'il lisait...⁷ »

Le coup de grâce : la Grande Famine (1845-1851)

La Grande Famine provoqua la mort de centaines de milliers de personnes, la plupart des pauvres de langue gaélique. Pour beaucoup, le seul espoir de survie était l'exil vers la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord. C'est alors que les Irlandais décident brutalement et en masse d'abandonner l'usage du gaélique pour adopter l'anglais. Dès lors, tout va très vite. Alors qu'un relatif bilinguisme persistait dans de nombreux endroits, la plupart des familles cessent de transmettre la langue qui va reculer sans cesse jusqu'à aujourd'hui où elle subsiste à peine dans une partie de la population de certains bouts de terre éloignés.

Quand on voit la succession des cartes, il semble inutile de gloser.

7. Micíl CHONRAÍ, *op. cit.*, p. 83.



Contraction de la Gaeltacht (1926, 1956, 2007).

La défense de la langue

Est-ce à dire que rien n'a été tenté pour enrayer ce mouvement ? Loin de là.

Avant l'indépendance

Au cours du XIX^e siècle, pendant que le peuple passait massivement à l'anglais, des intellectuels anglo-irlandais, pour la plupart protestants, s'approprièrent la culture et la langue gaéliques au sein du mouvement *Young Ireland* [Jeune Irlande] dans les colonnes du journal *The Nation* (1842-1844) fondé par Thomas Osborne Davis. À cette époque, comme dans d'autres régions d'Europe, se développait le processus classique de fabrication par une bourgeoisie aspirant au pouvoir d'une idéologie glorifiant un passé forcément héroïque débouchant sur la création d'une identité nationale irlandaise aux contours bien définis. À la faveur de ce mouvement, des sociétés savantes se créaient, fournissant des arguments au développement de cette idéologie comme la *Irish Archaeologic Society* (1840), *Celtic Society* (1845), *Ossianic Society* (1853). Ce que l'on a appelé le *Gaelic revival* [Renouveau gaélique] ou la *Irish Literary Renaissance* [Renaissance littéraire irlandaise] animée par Yeats, Lady Gregory et plusieurs autres intellectuels eut un immense écho en Europe.

Parallèlement, des associations de préservation de la culture gaélique se créent à partir des années 1880 comme la *Gaelic Athletic Association* (GAA, 1884). En 1876 est fondée la *Society for the*

Preservation of the Irish Language et en 1893 la *Gaelic League*⁸ par Douglas Hyde (1860-1949), un protestant, qui deviendra président de la République en 1938. Les idées avancées par Hyde dans sa conférence à la *National Literary Society* «*On the Necessity for De-Anglicizing Ireland*» [sur la nécessité de désangliciser l'Irlande] eurent une influence certaine sur les idées du *revival* et marquèrent fortement l'idéologie du futur État : l'Irlande «authentique» était représentée par les régions de l'Ouest, où se seraient maintenues la langue et les mœurs antiques des Gaëls.

L'officialisation de la langue

Restés à l'écart de ces mouvements, les catholiques prennent le relais de la désanglicisation après l'indépendance tandis que beaucoup d'anglicans vont rejoindre les presbytériens au sein du mouvement unioniste fermement opposé au nationalisme.

En 1921, l'irlandais – remarquons que l'on dit officiellement en anglais *Irish* et non *Gaelic* – est déclaré langue nationale et, selon la constitution, première langue officielle du pays. Avec l'officialisation de la langue, l'enthousiasme des militants décroît considérablement, maintenant que la tâche du soutien à la langue incombe à des fonctionnaires : en 1922, il y avait 819 branches de la *Gaelic League*, mais deux ans plus tard il n'en subsiste que 139.

Le gaélique [*the Irish language*] devient obligatoire : il est enseigné dans les écoles, mais ne devient pas la langue de l'administration, de sorte que la connaissance de l'anglais demeure de facto indispensable. Jusqu'en 1973, il sera indispensable de réussir un examen de langue irlandaise pour qu'un diplôme soit délivré.

L'État libre crée en 1926 des réserves nommées *Gaeltachtaí* (au singulier *Gaeltacht*) dont l'un des principaux objectifs sera, du moins en théorie, le point de départ de la restauration de la langue dans tout le pays. En 1956 est créé le *Department of the Gaeltacht* censé fédérer toutes les actions dans ce domaine. Ses tâches étaient, entre autres, de développer ces régions du point de vue social et culturel, d'encourager la préservation et l'extension de l'usage de l'irlandais comme langue vernaculaire et de faire le lien avec les

8. Vers 1911, il y avait 508 classes dans toute l'Irlande anglophone.

autres organismes dans le but de restaurer la langue irlandaise au niveau national [« *the national aim of restoring the Irish language* »].

Un point positif de cette politique – du moins pour les habitants des *Gaeltachtaí* – est l’obligation faite aux futurs fonctionnaires d’acquérir une connaissance minimale de la langue : les séjours linguistiques dans le *Gaeltacht* s’institutionnalisent, ce qui donne du travail aux gens qui les hébergent, mais a pour effet d’introduire l’usage de l’anglais dans cette société monolingue. On voit aussi fleurir les cours d’été de gaélique, avec les mêmes conséquences.

Le rapport à l’irlandais des habitants du Gaeltacht

Les enfants des *Gaeltachtaí* reçoivent dès lors un enseignement entièrement en irlandais. Mais quel enseignement ! Micil, qui a été parmi les premiers à le subir, parle avec amertume de la cruauté et de l’incompétence des maîtres :

« Quatorze années de mauvais traitements ! Des mauvais traitements, pendant quatorze années, sous le regard du curé de paroisse. Celui qui m’a infligé ces mauvais traitements, j’espère qu’il souffre à son tour en enfer, et qu’il n’en sera pas délivré avant très longtemps, après tout ce qu’il a fait subir à un enfant à l’aube de sa vie...⁹ »

La langue est normalisée en 1958 (*An Caighdeán Oifigiúil* : la norme officielle). On adopte les caractères romains au lieu de la graphie traditionnelle, et on simplifie l’orthographe : ainsi – *flaḋeamhail* [généreux] devient-il *flatheamhail* puis *flaithiúil* [flahu:l’]. Micil ne parle pas de la déception des locuteurs natifs après la standardisation de la langue – il avait à peine appris à lire et écrire –, mais on sait que désormais, des formes de leur parler pourront être considérées comme fautives par rapport à la norme. J’ai entendu vers 1975 des parents d’Inis Meáin (l’une des îles d’Aran) se plaindre que leurs enfants perdaient des points en raison de fautes de mutations ! On montre une certaine hostilité vis-à-vis du *Book Irish* (l’irlandais des livres) qui leur est imposé par des bourgeois urbains qui ont, eux, une grande aisance en anglais. En effet, dans le *Gaeltacht*, l’anglais n’était plus enseigné que de façon sommaire, et les gaélicisants na-

9. Micil CHONRAÍ, *op. cit.*, p. 56.

tifs n'arrivaient pas à l'apprendre correctement alors qu'il leur était indispensable : en effet, leur seul recours contre la misère était l'émigration vers les pays anglophones. Ils étaient donc doublement perdants dans leurs connaissances linguistiques.

Tous les personnages importants du Connemara parlaient anglais :

« Ceux qui savaient l'anglais, ils méprisaient les autres, ils n'allaient tout de même pas s'abaisser à parler gaélique ! Les autres, de leur côté, ils n'allaient pas s'adresser à eux en anglais, car ils n'étaient pas très dégourdis en cette langue. Je me souviens que mes parents, c'est tout juste s'ils savaient demander leur chemin, ils étaient incapables de tenir une conversation. Ceux qui avaient le moindre pouvoir dans le Connemara, ils parlaient anglais... D'un autre côté, peut-être que si les riches parlaient anglais c'est que ça les amusait d'entendre les gens du Connemara leur hacher de l'anglais. Les gendarmes, c'était pareil, ils parlaient anglais... Ils ne parlaient rien d'autre que l'anglais. C'est comme ça que ça se passait à l'époque, et c'est peut-être encore pire de nos jours. Beaucoup pensent qu'ils doivent enseigner l'anglais à leurs enfants. Ils ont sûrement leurs raisons, car quand ils sont allés en Angleterre autrefois ils étaient comme des ânes. Un homme m'a raconté l'autre jour que quand il est venu habiter dans le comté de Meath, il ne savait pas un mot d'anglais, à part des petites choses : "J'étais comme un âne, et tout le monde se moquait de moi." Je lui ai alors demandé – car il était marié et il avait des enfants – s'il ne leur parlait pas gaélique : "Oh ! Je peux te dire qu'il n'en est pas question", il a dit, "je suis arrivé ici sans savoir un mot d'anglais, j'étais un vrai âne, tout le monde se moquait de moi." ¹⁰ »

Le rapport à l'irlandais dans le Meath

Les immigrés du Connemara constituaient une vraie attraction dans leur nouvel environnement :

« Ils nous prenaient pour des espèces de Baloubas du Congo ¹¹ ! [...] »

10. Micíl CHONRAÍ, *op. cit.*, p. 52.

11. De 1960 à 1964 un contingent irlandais a participé à l'Opération des Nations Unies au Congo (ONUC). Le nom de la tribu des Baloubas révoltés (Katanga) a fortement frappé l'opinion publique irlandaise de l'époque.

Nous étions pour eux comme un pays étranger, même s'il était minuscule. Les gars du Connemara devaient avoir l'air différent de ceux du comté de Meath, à cause de leurs vêtements en flanelle grossière et de leurs chandails en laine naturelle, ils n'étaient pas comme tout le monde... Et les femmes alors, avec leurs manteaux rouges portant deux rangées de soie, et leur châle noir autour de la tête ! C'est surtout ça qui devait attirer les curieux. Peut-être que la langue gaélique aussi les attirait, car beaucoup d'entre nous ne savions pas un traître mot d'anglais¹². »

Leur langue était incompréhensible, et ils ne parlaient pas l'anglais :

« Le premier matin où nous nous sommes réveillés, un homme de la Land Commission a frappé à notre porte. Il est entré et nous a serré la main en disant : “*Céad míle fáilte !* cent mille bienvenues !” Nous étions très contents que cet homme, qui travaillait près de chez nous, nous souhaite la bienvenue en gaélique. Mais c'est tout ce qu'il savait dire : “*Céad míle fáilte !*” Je me souviens très bien de ses paroles¹³. »

On peut se douter que les habitants de Ráth Chairn n'avaient pas une attitude très positive en ce qui concerne ces «étrangers» qui ne parlaient pas leur langue :

« Les premiers temps, quand nous allions à Athboy... Comment est-ce qu'on nous appelait en anglais ? Les gens du coin ne pouvaient pas arriver à prononcer *Gaeltacht*, et donc ils disaient *Galetocks*. Ensuite au bout d'un moment – *Galetocks* est devenu *Galecocks*. Plus tard encore, au bout de quelques années, ils se sont mis à nous appeler *Galtees*. Ils n'arrêtaient pas d'inventer de nouveaux noms¹⁴. »

Micil avait un fils simple d'esprit qui se faisait malmener à l'école. Il a décidé de réagir :

« Quand j'ai vu les enfants approcher, je me suis caché pour voir ce qui allait se passer, et ça n'a pas traîné, ils l'ont fait

12. Micil CHONRAÍ, *op. cit.*, p. 115-116.

13. *Ibid.*, p. 114-115.

14. *Ibid.*, p. 132-133.

tomber, ils l'ont battu. Il y en avait un qui y allait plus fort que les autres, c'était un costaud. Quand ils se sont approchés de ma cachette, je suis sorti sur la route devant eux, et j'ai demandé au plus âgé pourquoi ils faisaient ça, pourquoi ils le harcelaient. Ce qu'il m'a répondu, l'insulte qu'il m'a faite : – "*You feckin' Gaeltog, ye're all feckin' Gaeltogs*. Connard du *Gaeltacht*, vous êtes tous des connards du *Gaeltacht*." *Gaeltogs* – c'est comme ça qu'on appelait les gens du Connemara par ici à l'époque. C'était le surnom qu'on donnait aux enfants qui allaient à l'école – *Gaeltogeen* et *Gaeltogs*, ou bien *Gaelcock*. C'est comme ça qu'on les appelait. Il a dit : "*You're a f-in' Gaeltog*. T'es un connard de *Gaeltog*." C'était comme ça qu'il me consolait, mais j'avais un bâton derrière le dos, et, dès qu'il l'a vu, il a tourné les talons pour s'éloigner, mais je lui ai donné un coup dans le dos et j'ai couru derrière lui : à chaque fois que je le rattrapais, je lui frappais un coup en travers du dos. Je me faisais justice moi-même, mais je m'en fichais en ce temps-là¹⁵. [...]

C'est ça l'enseignement qu'il a eu. Il ne savait pas écrire son nom en quittant l'école, alors qu'on aurait pu le placer, car il y avait un minibus qui transportait à Navan les enfants qui ne pouvaient pas suivre les autres dans les classes, mais on ne l'y a jamais mis. Sans doute parce qu'il était une sorte de... parce que, comme ils le disaient eux-mêmes, c'était un *Gaeltog* qui ne comptait pas, un *Gaeltog* ça ne comptait pas, ça n'avait pas besoin d'instruction !¹⁶ »

Mais quelques intellectuels qui avaient appris le gaélique à leur contact avaient une attitude positive, tel ce juge :

« Un jour, une bagarre a éclaté dans le pub d'Athboy, et c'est allé jusqu'au tribunal. Et quand les gens du coin et ceux du *Gaeltacht* se sont retrouvés devant le tribunal et que le juge a demandé à un témoin local : "Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde dans le pub ce soir-là ?" – "Oh !" le type a dit, "*There was a lot of Galtees there !* Il y avait beaucoup de *Galtees* !" Le juge a demandé : "*Who is the Galtees ?* Qui sont les *Galtees* ?" – "Oh! *They're the people from Rathcarran*. C'est ceux de Ráth Chairn." – "*Why do you call them Galtees ?* Pourquoi les

15. *Ibid.*, p. 235-236.

16. *Ibid.*, p. 236.

appelez-vous *Galtees* ?” – “*That’s what we call them ! C’est comme ça qu’on les appelle !*” – “*No wonder you had a row so. Ce n’est donc pas étonnant que vous vous soyez battus*”, a répondu le juge.

C’est tout de même curieux : pendant les audiences, quelle que soit la raison du conflit, le juge n’allait jamais contre les gens de Ráth Chairn, sauf cas très grave, car il était persuadé qu’on nous maltraitait, ce qui n’était pas du tout le cas. Mais c’était sa façon de voir les choses, au juge, il essayait de nous donner raison¹⁷. »

Selon Micil, certains enfants du Meath qui avaient appris le gaélique à l’école à leur contact avaient une attitude positive :

« Quand nous sommes allés à l’école technique de Trim avec quelques autres gars de Ráth Chairn, nous ne parlions pas un mot d’anglais. Mais les autres enfants nous ont aidés. Ils ne se moquaient pas de nous. Il y avait de braves gars... L’un d’eux m’a drôlement aidé. il était sur le même banc que moi quand nous faisions de la menuiserie et il me traduisait ce que le maître disait. Il a appris le gaélique en me fréquentant. Il le parlait bien...

Il y en a une autre, une femme mariée, qui a appris le gaélique avec nous et qui en est drôlement fière. Elle s’en sert tout le temps. Elle habite plus loin sur cette route, tu la connais. Encore autre chose, quand nous sommes arrivés ici, nous allions travailler sur la tourbière, et quelques gars du comté de Meath ont appris le gaélique à notre contact. Ils aimaient bien parler le gaélique¹⁸. »

Mais ce n’était pas général :

« Ils se croyaient sans doute meilleurs que nous parce qu’ils savaient l’anglais. Ils nous méprisaient. Mais nous, de notre côté, nous ne faisons pas du tout attention à eux : quand tu es gosse, tu ne te rends pas compte de ces choses-là !¹⁹

Ça ne me plaît pas de le dire, mais je dois le dire tout de même : beaucoup de gens ont honte de parler le gaélique. J’en connais, quand tu les rencontres en ville, ils préférèrent te parler

17. *Ibid.*, p. 133.

18. *Ibid.*, p. 52.

19. *Ibid.*, p. 51-52.

anglais, de crainte qu'on ne sache qu'ils savent le gaélique. Ils croient que savoir le gaélique, ça les met en dessous des autres ! Il y a des gens comme ça par ici. Ceux-là – ce n'est pas eux qui vont faire avancer la cause du gaélique. C'est comme ça que ça se passe, et ça ne date pas d'hier.

Moi, je connais des filles originaires du comté de Meath qui ont fréquenté l'école de Ráth Chairn. Certaines sont employées dans des boutiques du coin. Je n'ai qu'à entrer là-dedans et leur demander quelque chose en gaélique, elles feront semblant de ne pas m'avoir entendu, certaines d'entre elles, des filles qui ont été à l'école à Ráth Chairn ! Elles sont pourtant parfaitement à l'aise en gaélique, celles-là !²⁰ »

En 1929, l'État décréta l'octroi d'une prime pour la construction de nouveaux logements dans le *Gaeltacht* (supprimée en 2009, elle pouvait atteindre jusqu'à 5 000 euros). En 1934, il crée une bourse (*SLG grant, Sceim Labhairt na Gaeilge* [plan pour l'irlandais parlé]) de deux livres pour chaque enfant (somme augmentée au fur et à mesure de l'inflation) qui démontrait une bonne connaissance de l'irlandais en entrant à l'école (260 euros dans les années 2000). Cela n'a pas manqué d'être considéré comme injuste par les anglophones :

« La prime de cinq livres

Un mot maintenant sur les enfants, sur ceux qui allaient à la même école que les nôtres, et qui ne touchaient pas de prime pour le gaélique. Oui, des gens du Meath, de ceux qui parlent anglais. J'ai déjà parlé de ces enfants, qui savaient le gaélique aussi bien que nous. Mais nous, on nous donnait 5 livres pour ça, alors qu'eux, ils ne touchaient rien du tout ! Ça les mettait en rogne de parler gaélique – ils le parlaient bien pourtant, et ils le savent encore aujourd'hui. Si tu parlais d'eux, ils savaient de qui il était question, que tu sois au pub ou ailleurs en même temps qu'eux. Ce n'était pas juste qu'ils ne touchent pas de bourse. “Nous étions payés pour parler la langue, mais pas eux.” C'est ce qu'ils entendaient dire chez eux... Ça a mis beaucoup de gens du comté de Meath – et les enfants qui allaient à l'école du *Gaeltacht* –, ça les a montés contre le gaélique. C'est souvent qu'ils nous en faisaient le reproche. Ce n'était pas bien. Non ! “Ça te va bien, toi, de parler gaélique et d'être payé pour ça, mais nous,

20. *Ibid.*, p. 161.

nous n'avons rien touché !". Nous avons reçu plus d'une volée à cause de ça²¹. »

Il semble que le gouvernement, après les avoir fait quitter leur région d'origine les ait oubliés et que personne ne se soit préoccupé de les aider :

« Arrivées ici [les familles], il ne leur restait plus d'autre choix que l'émigration vers l'Angleterre – nous appelions ça prendre *an báidín bán*, “le petit bateau blanc” – ou l'émigration vers l'Amérique, exactement comme le faisaient ceux qui étaient restés là-bas, dans le Connemara. Mais la différence, c'est que ceux qui sont venus ici ont tiré une croix sur leur pays d'origine, que leurs maisons et leurs terres sont passées aux mains d'autres gens²². »

Le déclin du gaélique à Ráth Chairn

Les enfants des nouveaux arrivants se sont assimilés :

« C'était la belle vie, les premières années ! Les gens ont découvert un mode de vie totalement nouveau, ce qui fait qu'au bout d'un certain temps, ils sont devenus comme les autres habitants du comté de Meath. Quand nous entendions les gens du coin dire : “*Good man !*”, “*Hello !*” et tout ça, nous avons commencé nous aussi à dire : “*Good man !* Bon gars !” et “*Hello !* Salut !” en croisant du monde sur la route... C'est comme ça qu'ils se saluaient à la fin, beaucoup de nos jeunes qui apprenaient l'anglais²³.

La raison pour laquelle il est resté vivant, c'est que les gens ne savaient pas un mot d'anglais... Ils étaient donc bien obligés de parler le gaélique ! Beaucoup de leurs voisins en ont appris pas mal à leur contact. C'est prouvé. Ce n'est peut-être pas par amour pour la langue, mais pour comprendre ce qui se disait²⁴.

Pendant des années après notre arrivée, on a parlé le gaélique dans toutes les maisons. Les gens n'avaient pas le choix,

21. *Ibid.*, p. 135. J'ai eu l'occasion d'entendre des remarques du même type au Val d'Aoste au sujet la connaissance de la langue française.

22. *Ibid.*, p. 119.

23. *Ibid.*, p. 132-137.

24. *Ibid.*, p. 120-122.

puisqu'ils ne savaient pas l'anglais, sauf du charabia. Mon père et ma mère ne parlaient pas du tout anglais, rien que du mauvais anglais, et il y en avait beaucoup comme eux : nous ne parlions pas du tout anglais en arrivant ici. Il y a deux fois plus de maisons aujourd'hui, et je ne dis pas qu'on n'y parle pas le gaélique, mais il y a deux fois moins d'habitants qu'en ce temps-là, et le gaélique disparaît. La cause de la disparition du gaélique c'est, d'un côté – on n'y peut rien – que quand une fille épouse un homme de l'extérieur, elle le fait venir ici, et alors c'est l'anglais qui prend le dessus. C'est pour ça que le gaélique devient très rare à Ráth Chairn²⁵.

Pourquoi le gaélique n'est-il pas plus employé ? Il aurait dû l'être beaucoup plus, normalement. L'une des raisons, c'est sûrement que beaucoup de gars ont dû émigrer en Angleterre au cours des premières années, parce qu'ici, ils n'avaient rien. Ils étaient dans la même situation que s'ils étaient restés dans le Connemara, il a fallu qu'ils émigrent, qu'ils prennent le "bateau blanc". Ceux qui sont restés à Ráth Chairn – ils se sont mariés entre eux [...] parce qu'ils ne connaissaient pas tellement de monde en dehors de Ráth Chairn [...]. Mais pour ceux qui sont venus après, pour les enfants de ceux qui se sont mariés à Ráth Chairn, c'est une autre histoire ! Ils n'ont pas continué à se marier entre eux, ils ont épousé des gens de l'extérieur. L'arrivée de ces jeunes femmes et de ces jeunes hommes à Ráth Chairn a causé un bouleversement dans le *Gaeltacht*, car maintenant, il suffit qu'une seule personne parle anglais au voisinage de trois ou quatre autres qui parlent gaélique et c'est l'anglais qui prend le dessus, c'est comme ça que ça se passe. C'est ce qui arrive quand des jeunes femmes ou des jeunes hommes s'installent à Ráth Chairn – c'est ce qui s'est passé, on en est maintenant à la troisième génération –, on parle anglais. C'est pour ça que le gaélique est si faible aujourd'hui²⁶. »

Le test du mur de l'école

« Cela fait maintenant 50 ans que nous sommes à Ráth Chairn, ça s'est bien passé pendant ces années-là, on a conservé le gaélique, mais j'ai des craintes pour les années qui sont devant nous : je ne leur donne pas 50 ans, je ne leur en donne même

25. *Ibid.*, p. 119.

26. *Ibid.*, p. 163-164.

pas 20, pour que le gaélique ait presque disparu de Ráth Chairn. Tu n'as qu'à monter à l'école et t'asseoir sur le mur ! Beaucoup d'enfants sont scolarisés à Ráth Chairn : s'il n'y en avait pas de l'extérieur, il y a des chances pour que cette école ait été fermée depuis des années. Si cette école comptait sur les enfants de Ráth Chairn pour subsister, cela ferait des années qu'elle serait fermée ! D'un côté, les enfants savent bien le gaélique, mais quand tu les écoutes parler entre eux, c'est en anglais qu'ils s'expriment. Arrête-toi près du mur de l'école et tends l'oreille, comme ça tu entendras si c'est en anglais qu'ils parlent ou bien en gaélique. Peut-être qu'il y a du changement depuis peu : il y a un moment que je ne me suis pas arrêté près du mur. Je ne sais pas, c'est vraiment dommage...²⁷ »

Les Gaeilgeoirí créent un monde parallèle

Plus la langue disparaît, plus on accentue les signes extérieurs de gaélicité. En 2003, est publié un *Official Languages Act*, qui n'accepte plus que la version irlandaise des noms de lieux dans le *Gaeltacht* : *Roundstone* est remplacé par *Cloch na Rúin*, *Spiddal* par *an Spidéal*. En 2007 paraît un rapport établi par des universitaires (dont Conchúr Ó'Giollagáin) intitulé *A Comprehensive Linguistic Study of the Usage of Irish in the Gaeltacht*. Le recensement de 2006 donne pour le *Gaeltacht* une population de 91 862 habitants, soit 2,1 % de la population nationale qui se monte à 4 239 848. Les *Gaeltachtaí* du Meath (Ráth Chairn et Baile Ghib) ne furent reconnus qu'en 1967.

Aujourd'hui, si 60 % des jeunes du *Gaeltacht* continuent à échanger en irlandais avec les voisins et la famille, seulement 24 % le parlent avec les gens de leur âge. Le rapport considère que les *Gaeltachtaí* n'existeront plus dans 15 ou 20 ans. De plus, cet irlandais s'appauvrit sous l'influence du bilinguisme, comme l'a montré Brian Ó Curnáin²⁸. On en est même arrivé au point où les enfants des écoles en langue irlandaise des régions anglophones obtiennent de meilleurs résultats en gaélique que leurs homologues du *Gaeltacht*, nous apprend le rapport.

27. *Ibid.*, p. 160.

28. Brian Ó CURNÁIN, *The Irish of Iorras Aithneach, County Galway*, vol. I-IV, Dublin, Dublin Institute for Advanced Studies (School of Celtic Studies), 2007.

Une démonstration éclatante de l'échec de l'école à réintroduire le gaélique est la création en 1973 des *Gaelscoileanna* (pluriel de *Gaelscoil*), qui sont des écoles élémentaires dans l'Irlande anglophone comparables aux *Ikastolak* basques ou à *Diwan* en Bretagne²⁹. Tous les sujets y sont enseignés en gaélique³⁰. Financées par l'État, elles sont créées par des groupes de parents, avec l'argument habituel de la sauvegarde de la langue, mais aussi avec la promesse de petits effectifs et d'instituteurs motivés. Ils sont suivis par des collègues (*Gaelcholaístí*) qui regroupent 42 000 enfants, 6% des enfants de la République et 1,5% des élèves des six comtés du Nord. Certains caressent même l'idée de créer des quartiers gaéliques dans les villes.

Conclusion : deux univers linguistiques distincts

Le mépris pour l'irlandais hérité a survécu très tard et existe sans doute toujours, dans la mesure où subsistent de vrais locuteurs natifs, personnes que j'ai entendu qualifier du nom de *natives* 'indigènes' par des gens de Galway il y a une cinquantaine d'années. De leur côté, ces locuteurs souhaitent bien évidemment vivre la même vie que le reste de leurs compatriotes : ils ne peuvent se montrer fiers de leur héritage que s'ils arrivent à occuper une place honorable dans la société. Il est frappant que les gens du Connemara émigrés aient toujours écrit en anglais à leurs familles en dépit du fait que leur langue d'enseignement ait été l'irlandais. Les néo-locuteurs, pour leur part, vivent dans un univers parallèle, les deux ne se rejoignant qu'occasionnellement. Ceux qui ont hérité de l'irlandais n'en font pas une affaire, en revanche les anglophones de naissance en parlent beaucoup, que ce soit pour le défendre et le vanter, soit, au contraire, pour le rejeter : il suffit de chercher *compulsory Irish* [enseignement obligatoire de l'irlandais] sur internet pour se rendre compte de l'ampleur du phénomène.

29. Toutes ces écoles ont pour modèle les écoles « tout en français » développées au Canada dans les années 1960.

30. *Kohanga Reo* en Nouvelle-Zélande créées en 1982 pour les enfants de maternelle et plus tard pour les écoles primaires et secondaires. En 1984, *Pūnana Leo* à Hawaïi 'nid de langue', sur le même modèle.

Même si l'État a joué un grand rôle dans la promotion de cette langue nationale, la situation sociolinguistique de l'irlandais est comparable à celle du breton, et à celle de nombreuses autres langues dites minoritaires en Europe et dans le monde. Cependant, la langue ancestrale joue un rôle symbolique important et entre dans l'arsenal de nombreux États ou régions pour conforter leur image : la politique linguistique de la Flandre belge ou de la Catalogne en sont des preuves irréfutables. L'irlandais, malgré son infime nombre de locuteurs, reste la première langue officielle de la République d'Irlande. Beaucoup de militants se plaignaient qu'à son entrée dans la Communauté Économique Européenne en 1971, l'irlandais n'ait été que langue officielle de la communauté, sans être langue de travail. Qu'à cela ne tienne : à la suite d'un vote au sein de l'Union européenne le 13 juin 2005, il devient langue officielle de l'Union européenne à part entière, avec application au 1^{er} janvier 2007. Si son utilisation reste limitée à la rédaction des seuls documents officiels, ce changement de statut entraîne l'embauche d'une trentaine de traducteurs avec un coût évalué à 3,5 millions d'euros par an, une aubaine pour les étudiants des départements d'irlandais des universités, même si certains peuvent s'interroger sur l'utilité pratique de ces traductions.

Bibliographie

- Mario ALINEI, *Origini delle lingue d'Europa*, vol. I et vol. II, Bologna, Il Mulino, 1996-2000.
- Peter CLARKE, «The Teaching of Book-Keeping in the Hedge Schools of Ireland», *Estudios Irlandeses*, n° 5, 2010, p. 1-11.
- M^a Yolanda FERNÁNDEZ-SUÁREZ, «An Essential Picture in a Sketch-Book of Ireland: The Last Hedge Schools», *Estudios Irlandeses*, n° 1, 2006, p. 45-57.
- Brian Ó'CURNÁIN, *The Irish of Iorras Aithneach, County Galway*, vol. I - IV, Dublin, Dublin Institute for Advanced Studies (School of Celtic Studies), 2007.

Conchúir Ó'GIOLLAGÁIN, *Stairsheanchas Mhicil Chonraí: Ón Máimín Go Ráth Chairn*, Indreabhán, Cló Iar-Chonnacht, 1999.

Micil CHONRAÍ, *Une vie irlandaise, Du Connemara à Ráth Chairn : Histoire de la vie de Micil Chonraí*, édité par Conchúir Ó'Giollagáin et traduit du gaélique par Jean Le Dû, Rennes, Terre de Brume, 2010.

